



Thomas Brasch Auteur dramatique, poète, traducteur et cinéaste allemand, né en Angleterre en 1945. Il a passé sa jeunesse dans l'ancienne RDA. Il commence des études de journalisme à Leipzig puis se forme à la dramaturgie à Babelsberg. Accusé d'incitation à la haine contre l'État en raison de son positionnement contre l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968, il est condamné à la prison. En 1976, il est autorisé à s'installer en Allemagne de l'Ouest, où il rédige une chronique de la vie en RDA, Les fils meurent avant les pères, 1977.

Thomas Brasch est également dramaturge (Lovely Rita, Rotter, Mercedes) et cinéaste: son premier film, Engel aus Eisen reçoit le Prix du film bavarois en 1982. En 1999, il publie un dernier livre, entre document et récit, Mädchenmörder Brunke. Thomas Brasch a reçu le Prix F.A.Z. de littérature et le Prix Kleist, en 1987, pour son recueil de poèmes Le Beau 27 septembre.

Il a traduit les plus grandes pièces de Shakespeare et de Tchekhov pour le Berliner Ensemble et plusieurs autres prestigieux théâtres germanophones. Il est mort en 2001.

Claus Peymann Metteur en scène allemand né à Brême en 1937. Il a été nommé à la tête de plusieurs grands théâtres (Francfort, Stuttgart, Bochum et le Burgtheater de Vienne) et dirige le Berliner Ensemble depuis 1999 où il met en scène Brecht et Shakespeare et monte les œuvres des plus célèbres auteurs de langue allemande, notamment Peter Handke, Elfriede Jelinek et surtout Thomas Bernhard, qu'il a véritablement révélé au public en mettant en scène la plupart de ses pièces: Place des Héros, L'ignorant et le Fou, Minetti, Déjeuner chez Wittgenstein et, récemment, Simplement compliqué. En janvier, il a monté La Mort de Danton de Georg Büchner avec la troupe du Berliner Ensemble.

Pendant les douze ans de sa direction, Claus Peymann a invité des metteurs en scène tels que Peter Stein, Manfred Karge, George Tabori, Peter Zadek, Thomas Langhoff, Andrea Breth, Günter Krämer, Luc Bondy, Robert Wilson... Plusieurs de ces mises en scènes se trouvent encore dans le répertoire aujourd'hui.

Le Berliner Ensemble a été accueilli un peu partout dans le monde, de la Norvège à Hong-Kong, de Stratford à Tel Aviv. Claus Peymann a été invité deux fois à Téhéran avec Richard II et Mère Courage, spectacle pour lequel il a reçu le premier Prix du Festival de théâtre de Téhéran. Sa mise en scène de Richard II a obtenu le prix du meilleur spectacle étranger du Syndicat de la critique en 2010 et a été jouée dans le cadre du Festival d'Automne, au Théâtre de la Ville, Paris.

Richard II

Autour du spectacle

Résonance:

Lundi 23 avril 2012, de 19 h 00 à 21 h 30

Université Lumière Lyon 2

Grand amphithéâtre

Théâtre d'art, théâtre populaire

en Europe avec Georges Banu,

Bernard Faivre d'Arcier

et Christian Schiaretti.

Débat animé par Gérald Garutti.

Passerelle:

Jeudi 26 avril 2012, à 17 h 00

Goethe Institut

Sur le divan de Goethe.

Rencontre avec Claus Peymann

et Michel Bataillon.

Prochainement

Petits chocs des civilisations

de et avec Fellag

mise en scène Marianne Épin

4 → 12 mai 2012

Grand théâtre, salle Roger-Planchon

Répertoire TNP

La Jeanne de Delteil

d'après Jeanne d'Arc de Joseph Delteil

mise en scène Christian Schiaretti

22 → 26 mai 2012

Petit théâtre, salle Jean-Bouise

À vos agendas!

Présentations

de la saison 2012-2013

mercredi 23 et jeudi 24

mai 2012 à 19 h 30

Grand théâtre, salle Roger-Planchon

Théâtre National Populaire

direction Christian Schiaretti

8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

tél. 04 78 03 30 00

www.tnp-villeurbanne.com

Le Théâtre National Populaire est subventionné

par le Ministère de la Culture,

la Ville de Villeurbanne, la Région Rhône-Alpes,

le Département du Rhône.

Avec la participation artistique de l'ENSATT.

© Monika Rittershaus; graphisme Félix Müller

documentation Heidi Weiler

réalisation Gérard Vallet

Imprimerie Valley, avril 2012.

Licences: 1-145339; 2-1000160; 3-145341

Donnez-moi, je vous prie, le miroir. Je veux y lire.

Richard II de William Shakespeare
Berliner Ensemble



Richard II

de William Shakespeare

Traduction allemande Thomas Brasch

Mise en scène Claus Peymann

Avec
La Duchesse de Gloucester **Maria Happel**
Jean de Gand **Martin Schwab**
Henry Bolingbroke, son fils **Veit Schubert**
Richard II **Michael Maertens**
La reine Isabelle **Dorothee Hartinger**
Thomas Mowbray **Johannes Krisch**
Aumerle **Markus Meyer**
Bushy **Hans Dieter Knebel**
Greene **Gerrit Jansen**
Bagot **Boris Jacoby**
Le Duc de York **Manfred Karge**
Northumberland **Klaus Pohl**
Ross **Gerrit Jansen**
Willoughby **Hans Dieter Knebel**
Une dame d'honneur **Maria Happel**
Un jardinier **Johannes Krisch**
L'apprenti du jardinier **Hans Dieter Knebel**
L'évêque de Carlisle **Martin Schwab**
Un capitaine **Johannes Krisch**
Un soldat **Gerrit Jansen**
La Duchesse de York **Maria Happel**
Premier délégué **Hans Dieter Knebel**
Second délégué **Gerrit Jansen**
Troisième délégué **Johannes Krisch**
Un gardien de prison **Boris Jacoby**

Décor **Achim Freyer**
costumes **Maria-Elena Amos**
conseil dramaturgique **Jutta Ferbers**
lumières **Ulrich Eh, Achim Freyer**
assistante à la mise en scène **Tanja Weidner**
rédaction et régie des surtitres **Michel Bataillon**

Richard II de Shakespeare est une co-production du Berliner Ensemble et du Burgtheater de Vienne.

La création de la première mise en scène de Richard II par Claus Peymann eut lieu au Berliner Ensemble le 30 juin 2000. Depuis janvier 2010, ce spectacle se joue au Burgtheater de Vienne dans une nouvelle mise en scène de Claus Peymann.

L'accueil de Richard II bénéficia d'une aide exceptionnelle de la Région Rhône-Alpes, de la Ville de Villeurbanne, de la complicité de la Comédie de Valence et de la Comédie de Saint-Étienne.

Grand théâtre, salle Roger-Planchon
du 25 au 29 avril 2012

Durée du spectacle: 3h00 avec entracte

Homme et roi

A propos de Richard II, la Royal Shakespeare Company s'interroge et interroge Claus Peymann, metteur en scène allemand: dialogue des cultures.

Richard est traditionnellement décrit comme un roi « faible », mais cela ne paraît pas un point de départ très prometteur pour un spectacle.

C'est précisément sa faiblesse qui fait de Richard II un prototype de politicien d'aujourd'hui. N'est-ce pas un symbole effrayant que nombre d'entre eux ne soient pas à la hauteur de leur fonction, de leur responsabilité, de leur vocation? Ils sont nombreux à ne pas avoir la bonne poiture! Et c'est précisément pour cela que le « faible » Richard II nous intéresse particulièrement. Ce fut pour moi une raison de mettre en scène cette pièce en 2000 au Berliner Ensemble.

La pièce est étroitement mêlée à Edouard II de Marlowe, dans laquelle le roi a des relations ouvertement homosexuelles. Et le grand critique Samuel Taylor Coleridge voyait chez Richard ce qu'il appelait « une sorte d'amicalisme féminin » (sic). Avez-vous exploré les questions de la sexualité du roi et de son côté efféminé?

La sexualité de Richard II n'est jamais au premier plan chez Shakespeare, contrairement à l'Edouard II de Marlowe où il s'agit clairement de l'émancipation d'un homosexuel et de la discrimination dont

il est victime. L'amour entre hommes est le thème central chez Marlowe. Chez Shakespeare, la prétendue homosexualité du roi Richard II relève plutôt d'une invention de la critique littéraire. Évidemment, chez Shakespeare l'ambivalence sexuelle est un thème qui traverse l'univers des créatures humaines – jusqu'à ses Sonnets. Et il est bien évident que le roi Richard se sent plus à l'aise dans la société masculine de ses courtisans que dans le quotidien du mariage. Et puis... il n'y a pas d'héritier au trône. Mais homosexuel? Non! En outre, la tradition – tout comme pour Hamlet – veut que l'on distribue le rôle à une interprète féminine. Souvenons-nous de la grandiose Fiona Shaw, il y a quelques années à Stratford. C'est une lecture certes très excitante mais qui ne m'intéresse pas, moi metteur en scène. Les tristes baisers d'adieu du roi Richard et de sa femme Isabelle – lui en marche pour la Tour, elle en chemin pour sa patrie française – sont des témoignages de tendresse et d'amour.

Et sa royauté? Il s'investit fortement dans le caractère sacré de la monarchie et dans le fait que le roi ait deux corps, l'un représentant sa propre personne, l'autre l'incarnation royale de l'État. Est-il difficile de transmettre ces idées très médiévales à un auditoire d'aujourd'hui?

Deux âmes habitent la poitrine de Richard: son propre moi et le corps du roi d'Angleterre consacré par Dieu. Ici, l'individu – là,

l'homme politique. C'est bien un phénomène très contemporain. Le politicien d'aujourd'hui fait, lui aussi, la différence entre la personne et la vocation. C'est de cette schizophrénie que souffre sa crédibilité.

On parle habituellement de la scène centrale qui voit la transmission de la couronne de Richard à Bolingbroke, comme de la scène du détronement, mais à bien des égards, ne s'agit-il pas plutôt d'une abdication?

Bolingbroke contraint Richard à abdiquer. Mais le roi exploite cette situation à son profit. Devant le Parlement réuni, il se met en scène. Il se fait acteur et, avec raffinement, avec une grande malice verbale, il retourne sa tragédie en une victoire ponctuelle et publique sur Bolingbroke. Dans la « scène du miroir », il se dessine lui-même en victime et, en public, il raille Bolingbroke qu'il laisse ainsi muet.

Et qu'en est-il de l'évolution dans la langue de Richard: par moments, une poésie très formelle, comme lorsqu'il intervertit les paroles durant la cérémonie du couronnement; à d'autres moments – particulièrement vers la fin – elle est beaucoup plus personnelle et fragmentée, n'est-ce pas?

Richard joue avec les moyens de la langue. Il jongle adroitement avec les rituels de la cour et, ce faisant, il les récuse. Il se moque de tous les clichés de langage. Dans son chant du cygne politique, il enrichit sa capacité de discernement intellectuel et linguistique. De plus en plus – comme c'est si souvent le cas

chez Shakespeare – il devient un être humain. Dans la catastrophe, il rencontre notre compassion. La traduction – et la version – que nous jouons est de Thomas Brasch, auteur dramatique, poète et traducteur de haute valeur, disparu en 2001. Elle reste très proche de l'original. Elle est donc en tous points différente de l'image de Shakespeare marquée par le romantisme allemand du XVIII^e siècle qu'ont popularisé les frères Schlegel, ainsi que Tieck et Baudissin. La langue de Brasch est d'une grande hauteur poétique, pleine de comique, directe et obscène. Elle est « shakespeareienne ».

Ne faut-il pas parler de tragédie (la chute d'un homme) plutôt que d'une pièce historique (l'histoire d'une nation)?

Dans aucune pièce de Shakespeare on ne pleure autant; dans aucune pièce ses personnages ne pâlisent autant que dans Richard II. La richesse psychologique des personnages – jusqu'à l'autoanalyse – en fait une pièce d'aujourd'hui. Richard II est beaucoup plus la tragédie d'un individu qu'une étape dans le grand manège du pouvoir des rois anglais.

Quelle sympathie pouvons-nous manifester à Bolingbroke?

L'injustice que vit Bolingbroke – bannissement, exil et perte de son patrimoine – déclenche la compassion et la compréhension des spectateurs. Au fil de la pièce, le regard jeté sur lui devient plus critique. Comme beaucoup de ceux qui combattent pour le droit et qui s'insurgent contre l'arbitraire, il mène une guerre personnelle qui conduit à la guerre ci-

vile et qui, pour finir, fait de lui un criminel. L'éternel jeu du pouvoir! Bolingbroke, lui aussi, doit tuer pour se maintenir au sommet.

Et York, le traître?

York est un opportuniste toujours orienté vers le plus puissant. De partisan, porteparole de Richard, il devient le fidèle de Bolingbroke. Dans notre représentation, York prend même en charge le rôle du meurtrier de Richard. De sa propre main, et avec zèle, il fait ce boulot-là. Notre spectacle s'achève sur le massacre impitoyable de tous les compagnons de Richard. York se fait l'homme de main du nouveau roi Henry IV, alias Bolingbroke. C'est la suite conséquente d'une carrière de l'opportuniste au marchepied de la nouvelle dictature. Un tueur de la famille des exécuteurs nazis dans les abattoirs aux carreaux blancs ensanglantés.

Que se passe-t-il durant la très curieuse scène avec Aumerle vers la fin du spectacle?

L'idée centrale de cette scène où Aumerle supplie qu'on lui pardonne, est la « grâce ». Une scène qui dans son absurdité fait

penser plus aux farces d'Eugène Ionesco qu'aux drames des rois shakespeareiens. Pardon et grâce – les vertus cardinales du pouvoir royal que Bolingbroke, nouveau roi Henry IV, doit ici apprendre. Grâce et pardon: y aurait-il là comme un reflet de cette spéculation récurrente qui fait de Shakespeare un élève des jésuites et un catholique clandestin? Nous l'ignorons.

Alors, finalement, comment Richard évolue-t-il au long de son parcours?

Dans sa chute, l'homme Richard devient visible – il y en avait un, dans la couronne, qui s'était caché sous le masque du roi. Lorsque nous le découvrons, il gagne notre empathie. L'oraison funèbre d'Henry IV sur le cadavre ensanglanté du roi nous ébranle: « Suivez-moi. Par un deuil profond, honorez cet homme dans son cercueil: son temps fut court. »

Publication de la Royal Shakespeare Company, 2010.
Traduction **Michel Bataillon**.